

# Le courlis eskimau

Le courlis eskimau était un peu l'équivalent, sur les rivages atlantiques, du pigeon migrateur à l'intérieur du continent nord-américain. Il nichait en Alaska, passait l'hiver à la pointe sud de l'Argentine et empruntait des itinéraires différents à l'aller et au retour de ce petit périple (à peine 25 000 km !). Audubon l'observa plusieurs jours de suite au Labrador, dans l'étape délicate du franchissement du golfe du Saint-Laurent. Découvert en 1772 par les trappeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, très abondant dans toute la première moitié du siècle suivant, il se raréfia ensuite brusquement et disparut en 1962.

**DES** quatre courlis que compte l'Occident du monde, celui-ci était le plus petit et le plus grégaire. "Était" car, relativement abondant jusque dans les années 1870, il a disparu subitement. Comme le pigeon migrateur ou la perruche des Carolines, ses effectifs sont passés, en moins de vingt ans, de plusieurs millions à quelques dizaines d'individus. La rapidité de ce déclin est un des mystères mal élucidés de l'ornithologie historique, de même que l'apparition occasionnelle, tout au long du vingtième siècle, d'oiseaux isolés, dont l'origine reste énigmatique et qui entretiennent jusqu'à ce jour, contre toute

logique, l'espoir d'une réapparition et d'un redressement de l'espèce. L'UICN (Union internationale pour la Conservation de la Nature) le maintient dans sa classification (en classement "critique") contrairement à d'autres organismes autorisés et en dépit de la faiblesse des attestations depuis 1939 (la documentation est insuffisante dans tous les cas), de l'absence totale d'observation depuis les années 1980 (soit depuis bientôt 30 ans, plus que la durée de vie normale d'un courlis, de l'ordre de 20 ans).

## Trois rencontres extraordinaires

Audubon l'a rencontré trois fois, dans des conditions très différentes : sous forme d'un oiseau naturalisé, d'une apparition fugitive au large des Carolines, d'une longue observation au La-

brador en 1833. Outre leur valeur de témoignage, ses récits de ces trois rencontres (à lire dans son texte, ci-après) nous reportent aux temps heureux où les naturalistes se donnaient du "mon savant ami, l'honorable William Oakes, d'Ipswich" ou du "mon savant et généreux ami John Bachman, de Charleston", aux temps des promenades en barque dans les îles côtières et des voiliers encalminés faute de vent.

Ni Audubon ni aucun de ses confrères n'observa le courlis eskimau dans ses quartiers d'hiver, tout au bout de l'Amérique latine, ni dans ses quartiers d'été dans les grandes toundras humides et vierges des actuels Northwest Territories canadiens, au-delà du fleuve Mackenzie, au-delà de la limite des arbres, tout au nord du continent. L'homme, tout simplement, ne s'est pas aventuré aussi loin du vivant de l'oiseau. Les rencontres d'Audubon (la première par le biais de

*Pris peut-être d'un sombre pressentiment, Audubon a représenté, sous le regard inquiet du mâle (en haut), une femelle blessée, peut-être agonisante. Cette posture est unique dans toute son œuvre.*

